NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

120 N° 4 Octobre-Décembre 1998

Juifs et Chrétiens, demain?

Jean-Marie LUSTIGER ((Card.))

p. 529 - 543

https://www.nrt.be/fr/articles/juifs-et-chretiens-demain-299

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Juifs et Chrétiens, demain?[1]

Combien je suis ému d'être accueilli en cette célèbre et vénérable synagogue de New York, déjà centenaire! De cela, je remercie vivement M. le Président Robert M. Berend et M. le Rabbin Allan Schranz. Je tiens également à remercier de leur présence mon ami le Cardinal John O'Connor, Archevêque de New York, et M. Richard Duqué, Consul Général de France à New York.

Cher Monsieur le Rabbin Ehrenkranz, cher Monsieur le Président Anthony Cernera et vous tous, responsables du Centre pour la compréhension entre Juifs et Chrétiens de l'Université du Sacré-Cœur de Fairfield, je vous remercie d'avoir voulu m'attribuer le prix «Nostra Aetate», que vient de me remettre avec tant de délicatesse M. Samuel Pisar, en m'associant à M. le Grand Rabbin René-Samuel Sirat dont je me sens si proche par l'amitié et le respect que je lui porte. Sa présence ajoute encore à l'honneur que vous me faites. Votre choix me touche plus que vous ne pouvez l'imaginer. Puisse le Seigneur bénir vos efforts et votre travail.

* * *

Si un tel événement peut prendre place ici, aux États-Unis, ce n'est pas sans raison. Vous connaissez les conditions particulières que l'histoire et la culture des États-Unis ont ménagées aux relations entre chrétiens et juifs, en regard de la vieille Europe et de ses drames. Intuitivement, il me semble que, pour le moment, vous seriez à même de recueillir, avec plus de liberté que ne le peuvent chrétiens et juifs d'Europe où les plaies sont encore à vif, le travail en profondeur accompli partout dans le monde, dans le vieux continent comme en Israël[2].

---

1. Allocution donnée le 20 octobre 1998 à la synagogue Sutton Place de New York.

2. Vous avez en main la Déclaration *Nostra aetate* solennellement adoptée par le Concile œcuménique de Vatican II le 28 octobre 1965, ainsi que la Déclaration des Évêques de France (*Doc. Cath.* 94 [1997] 870-874), rendue publique le 30 septembre 1997 au mémorial de Drancy, d'où partit vers les camps d'extermination la quasi-totalité des soixante-quinze mille victimes juives résidant en France.

Vous connaissez aussi la Déclaration du Saint-Siège dans son original en langue

Dès la prochaine année, j'inviterai les catholiques de Paris à prier en même temps que les communautés juives au Yom Shoah — le Jour de la Shoah, 13 avril 1999, 27 Nissan 5759 — en esprit de pénitence et en acte de foi au Seigneur des vivants et des morts. Peut-être ce que nous ferons à Paris pourra-t-il aussi être fait ailleurs et en particulier à New York?

Puis-je, avec vous, faire un pas de plus et m'interroger sur l'avenir des relations entre juifs et chrétiens? Il m'est impossible d'effacer de mon esprit et de mon cœur la somme des malheurs dont les persécutions marquent la mémoire juive. Mais je tenterai d'explorer quelques-unes des oppositions et des rencontres, voire des convergences contradictoires de la conscience juive et de la conscience chrétienne depuis deux millénaires. Car cette clarification préalable est nécessaire pour entreprendre un dialogue nouveau qui ne répète pas les controverses des siècles passés.

De nouvelles relations entre juifs et chrétiens?

Un demi-siècle s'est écoulé depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale et la création de l'État d'Israël. Au moment d'aborder le troisième millénaire de l'ère chrétienne, une nouvelle époque de l'histoire de l'humanité a commencé. Les relations entre les juifs et les non-juifs apparaissent, depuis cinquante ans, profondément modifiées.

Géographiquement, d'abord. Le plus grand nombre des juifs établis, parfois depuis plus de deux millénaires dans des contrées devenues pays d'Islam, est retourné en Israël ou a émigré dans des pays de culture occidentale, en majorité chrétienne. Par ailleurs, beaucoup des juifs survivants d'Europe et de l'ancienne Union Soviétique l'ont quittée ou continuent d'émigrer. Ces mouvements de populations, amorcés dès la fin du XIX[e] siècle, font des États-Unis d'Amérique la nation où réside aujourd'hui le plus grand nombre de juifs, davantage même qu'en Israël. La France est le seul pays d'Europe où une communauté relativement nombreuse s'est maintenue et reconstituée grâce à l'immigration des juifs séfarades d'Afrique du Nord.

---

anglaise, publié au Vatican le 12 mars 1998, sous le titre: «Nous nous souvenons. Une réflexion sur la Shoah» (*Doc. Cath.* 95 [1998] 336-340). Je veux évoquer, enfin, la Conférence du Cardinal Edward Idris Cassidy, prononcée à Washington, le 15 mai 1998, devant l'American Jewish Committee, paru dans *Doc. Cath.* 95 (1998) 630-636. Ces quatre textes s'éclairent mutuellement et rappellent faits et circonstances que je ne rappellerai pas ici.

Ces déplacements géographiques correspondent à des transferts culturels et spirituels, mais aussi à de nouveaux types de relations entre juifs et chrétiens. Sans doute n'a-t-on pas encore suffisamment perçu en Europe l'important travail de confrontation qui s'opère actuellement dans votre nation. Les Européens ignorent encore, pour la plupart, la rencontre américaine entre la culture juive et les cultures chrétiennes. Cette symbiose a, pour une part, pris le relais des anciens foyers de culture qui ont fait le prestige de Prague, Varsovie, Vilno, Vienne, Berlin, et de tant de villes universitaires allemandes, sans oublier Paris et Londres. Elle recueille désormais les voix yiddish qui s'élevaient des shtetl de Pologne, de Russie et des différentes nations de l'Est européen avant la Shoah et les purges staliniennes.

Une histoire culturelle qui courrait du XVIII[e] siècle à la fin du nôtre devrait, certes, montrer la place prise par les juifs et les sources juives dans la culture de la modernité occidentale. Elle devrait aussi manifester le renouvellement des relations entre juifs et chrétiens depuis 1948, notamment aux U.S.A., et sans doute faut-il dire à New York. Dans les faits, les juifs vivent aujourd'hui respectés au milieu des chrétiens occidentaux, cependant que le jeune État d'Israël est immergé dans les nations musulmanes.

Ce bouleversement des conditions concrètes de l'existence juive est contemporain d'une mutation d'un tout autre ordre: l'*aggiornamento* voulu par le Concile Vatican II dans l'Église catholique, conduit à dépasser résolument les exclusivismes des anciennes cultures européennes. Le carcan des sentiments nationaux et des déterminismes politiques, durci au long des siècles, avait trop longtemps enserré son dynamisme spirituel dans les limites de ses références européennes.

Les immenses changements économiques et politiques actuellement en cours constituent le fond de civilisation et de liberté sur lequel s'inscrivent les deux bouleversements évoqués: l'évolution de la condition juive et le renouvellement de l'Église catholique[3].

3. Les Déclarations ecclésiastiques autorisées, citées il y a un instant, accomplissent un retour sur le passé. Elles mettent fin à l'enseignement du mépris. Elles orientent nos esprits vers l'avenir, ainsi que le souhaite le Pape Jean-Paul II dans sa lettre au Cardinal Cassidy pour approuver le document romain: «Puisse... la mémoire... jouer son rôle nécessaire dans le processus de construction d'un avenir dans lequel l'indicible iniquité de la Shoah ne sera plus jamais possible. Puisse le Seigneur de l'histoire guider les efforts des catholiques et des juifs, et de tous les hommes et femmes de bonne volonté, en sorte qu'ils travaillent ensemble à un monde de respect authentique pour la vie et la dignité de tout être humain, puisque tous ont été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu» (*Doc. Cath.* 95 [1998] 336).

* * *

Une page de l'histoire de l'humanité est en train de se tourner. Les catholiques, après tout, n'ont fait qu'obéir à cette parole de Jésus qui expose le commandement «Tu ne commettras pas de meurtre»: «Quant tu vas présenter ton offrande à l'autel, si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère; puis, viens alors présenter ton offrande» (*Mt 5*, 23-24). «Si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi»: ces paroles évangéliques ne prennent pas en considération ce que tu penses toi-même ni les arguments par lesquels tu voudrais te justifier ou protester de ton innocence. Elles prennent acte de la blessure de l'autre, celle de ton frère, telle que l'autre, ton frère, la ressent.

Dans les relations entre les chrétiens et les juifs, les chrétiens ont ouvert leurs yeux et leurs oreilles à la douleur et à la blessure juives. Ils acceptent d'en être désignés comme responsables; ils veulent porter ce fardeau sans le rejeter sur d'autres. Ils n'ont pas cherché à s'innocenter. Ils n'ont pas demandé le pardon des victimes, car ils savent que Dieu seul pardonne les péchés, ainsi que l'affirme l'Évangile (*Mt 9*, 6). Lui seul, Dieu, sonde les reins et les cœurs; et Lui seul est le juge. «Ne jugez pas (sous-entendu: à la place de Dieu) et vous ne serez pas jugés (sous-entendu: par Dieu)», dit encore Jésus (*Mt 7*, 1).

Au nom de la vérité, les chrétiens demandent aux juifs de partager avec eux leur examen de conscience. Dans la Déclaration de repentance des Évêques français à Drancy le 30 septembre 1997, nous n'avons pas voulu développer le rôle joué par de nombreux catholiques dans le sauvetage d'un certain nombre de juifs de France. Serge Klarsfeld l'a, en effet, mis en évidence: si, en France, il y eut parmi les juifs un bon nombre de survivants, c'est notamment, mais non exclusivement, grâce aux chrétiens et tout particulièrement au clergé. Certains ont reproché à la Déclaration de Drancy de n'avoir pas davantage souligné cet aspect des choses. Mais, comment aurions-nous pu alors ne pas céder — même inconsciemment — à la tentation de nous justifier nous-mêmes? Quand les autorités de Yad Vashem ont institué la reconnaissance des «Justes parmi les nations», elles ont entrepris, au nom du peuple juif, de poser un geste de vérité. Marek Halter a voulu, par le livre et par le film, se souvenir aussi de ces œuvres de justice.

N'est-ce pas aussi la signification de cette «Association française pour l'hommage aux Justes parmi les nations», récemment créée à l'initiative de M. Jean Kahn, Président du Consistoire central de France? Elle a inauguré, le 2 novembre 1997, à Thonon-les-Bains, «la Clairière des Justes», au milieu de laquelle se dresse un mémorial destiné à pérenniser l'action des hommes et des femmes qui, au mépris de leur vie, ont sauvé des milliers de juifs des camps de la mort. À l'occasion de cette manifestation, j'ai adressé le message suivant aux participants:

> «Les Justes demeurent cachés. Ils le furent par nécessité lorsqu'entre 1940 et 1944 leur courage sauva des milliers de juifs des camps de la mort. Beaucoup le sont aujourd'hui, méconnus ou ignorés; certains à jamais oubliés. Mais leur lumière brille aux yeux de Dieu; elle réchauffe le cœur des survivants qui peuvent se souvenir.
>
> Je me souviens de ceux qui m'ont fourni des faux-papiers. Je me souviens de ceux qui m'ont aidé à passer la ligne de démarcation[4]. Je me souviens de ceux qui m'ont prévenu du risque d'une prochaine arrestation. Je me souviens de ceux à qui j'ai fait confiance et qui ne m'ont jamais trahi. Je me souviens de ce qu'ils ont fait pour moi dans ces moments de déréliction, sans rien me demander en échange. Je ne me souviens ni de leur nom, ni même toujours de leur visage. Pourrais-je seulement les reconnaître aujourd'hui, s'ils sont encore vivants?
>
> La liste de ceux à qui le titre de Juste des nations a été décerné nous émeut, et tout autant le souvenir de si nombreux inconnus à qui jamais nous ne pourrons dire merci. Pérenniser leur mémoire est pour notre génération un devoir à l'égard de la suivante. Car les Justes donnent la preuve que si, du cœur de l'homme, le pire peut toujours sortir, le meilleur le peut aussi.»

Ces gestes de reconnaissance mutuelle nous permettent de nous interroger d'une manière plus sereine sur la violence, sans cesse renaissante, faite à Israël par l'antijudaïsme païen de l'Antiquité, puis par l'antijudaïsme des chrétiens aux conséquences tragiques dans l'Europe médiévale ou moderne, jusqu'à l'antisémitisme néo-païen de l'époque contemporaine.

Il serait illusoire d'imaginer qu'il suffit de prôner la tolérance, voire même de s'y éduquer, pour supprimer les sources de l'incompréhension et du rejet. Il faut encore que nous puissions identifier ensemble les causes de cette tension dramatique.

---

4. Elle séparait la France en deux zones: celle occupée par les Allemands et celle demeurée sous l'autorité du gouvernement de Vichy.

Décider de nous comprendre et de nous aimer exige de reconnaître ce qui, encore, nous sépare et qu'il ne dépend pas de la volonté des hommes de supprimer.

Je vous propose de jeter un rapide regard historique sur les rapports symétriques des juifs et des chrétiens, d'abord dans leur relation à l'élection, ensuite dans leur relation au temps de l'histoire, et enfin à l'universalité du genre humain. Je voudrais ainsi contribuer à la découverte de perspectives neuves et contribuer à des attitudes délibérément constructives.

1. L'élection et la jalousie

C'est probablement l'Assemblée de Jamnia en 90 qui exclut de la Synagogue les juifs devenus disciples de Jésus. Bien auparavant, dès les années 50 à 60 de notre ère, Saul de Tarse, Paul, avait voulu éveiller la «jalousie» de ses frères pharisiens à l'égard des païens devenus disciples du Messie. Comme il l'écrit aux Romains, il avait «l'espoir d'exciter la jalousie de ceux de sa chair» (*Rm 11*, 14).

Sous sa plume, cette expression évoque l'émulation dans la fidélité à l'élection du Dieu vivant et non l'envie orgueilleuse et meurtrière. La «jalousie» attendue par Paul n'est pas la jalousie mortifère des fils de Jacob à l'égard de leur frère Joseph (*Gn 37*), mais la jalousie divine qui est le visage brûlant d'une prédilection aimante.

C'est même là pour l'Apôtre Paul la clé de l'histoire, de l'élection, de l'Alliance et du salut: «la mise en réserve de l'élu» comme un «reste» pour la réconciliation du monde tout entier. Dans une mise à l'écart et en réserve, l'Écriture reconnaît l'action de Dieu qui fait jaillir une «bouture», un rejeton *(néçer*[5]*)* de la racine sainte, afin de se réconcilier le monde et de le faire passer de la mort à la vie (cf. *Rm 11*, 15).

Cette double signification de la «jalousie» dans la Bible, selon qu'il s'agit d'une prétention des hommes ou de la prévenance divine, provoque à une double lecture et à une double pratique de l'histoire. Pour les hommes, la jalousie est une caricature de l'amour. Cette jalousie veut emprisonner et finalement exclut. En Dieu, la jalousie révèle l'absolu de l'amour, la préférence de l'élection, l'intransigeance de la fidélité jusque dans l'abandon. La jalousie des hommes mène à la destruction de l'objet aimé; la jalousie de Dieu va jusqu'à rendre la vie, au-delà du châtiment, à jamais.

---

5. Cf. *Is 11*, 1; *Dan 11*, 7.

Ce qui s'est passé en deux millénaires entre juifs et chrétiens est un drame de jalousie humaine, déguisée en jalousie divine. Ce zèle jaloux, humain, trop humain, a pris un masque différent selon qu'il s'agit des juifs ou des chrétiens.

1. Pour les chrétiens, la jalousie à l'égard d'Israël a très vite pris la forme de la revendication d'héritage. Éliminer l'autre si proche et pourtant si différent! La substitution de Jacob à Esaü, du cadet à l'aîné a pu servir de justification. Mais que faire du meurtre simulé de Joseph par ses frères, de l'escamotage du cadet pour garder le privilège de l'amour du père? Qui est qui en ces figures bibliques?

Plusieurs paraboles de Jésus évoquent cette question de l'héritage et de son appropriation. L'une d'entre elles, particulièrement rude, décrit le cas du meurtre du fils bien-aimé, de l'aîné, de l'unique, selon l'équivalence des deux notions, puisque le premier-né est à ce titre unique. La parabole (*Mc 12*, 1-12) raconte le meurtre de ce fils par ceux à qui la vigne est seulement confiée. Ils désirent, en effet, s'en emparer. Étonnante amphibologie et redoutable avertissement de cette parabole pour qui veut aujourd'hui l'entendre! On y lit l'annonce de la mise à mort de Jésus; on peut aussi y lire celle de la mise à mort d'Israël, Fils bien-aimé.

Les païens devenus chrétiens eurent accès à l'Écriture sainte et aux fêtes juives. Mais un mouvement de jalousie humaine, toute humaine, les menait à rejeter à la marge ou à l'extérieur les juifs. La première évangélisation des Apôtres Pierre et Paul avait voulu associer les païens à la grâce du peuple juif. En célébrant cette réalisation des promesses messianiques, les premiers apôtres avaient libéralement offert de laisser aux païens un statut particulier (*Ac 15*, 5-35) à côté des juifs. Mais le nombre et la puissance des païens convertis dans l'Église du Messie bouleversèrent, renversèrent l'ordre de la dispensation du salut. Ce mouvement tendait à vider de son contenu concret, charnel, historique, l'existence juive et concevait la vie de l'Église, dans le présent de l'histoire, sous la figure d'un accomplissement final de l'espérance et de la vie juive. Ainsi se développa la théorie de la substitution.

Lorsque Paul avait parlé des juifs et des non-juifs, il avait déclaré: «Il n'y a plus ni le juif ni le grec, ni l'esclave ni l'homme libre, ni l'homme ni la femme» (*Ga 3*, 28; cf. aussi *1 Co 12*, 13). Il ne niait pas le temps besogneur de l'attente et de l'histoire où s'accomplit l'œuvre de la rédemption. Mais il annonçait d'une manière fulgurante l'achèvement du dessein de Dieu dans le Messie et **l'entrée de tous les peuples dans la gloire de la Résurrection.**

Les Juifs et les Nations, ce sont les catégories bibliques. Mais où sont les chrétiens? La façon antique de parler distinguait les juifs chrétiens et les *goyim* chrétiens. Nous en trouvons encore la trace dans l'antique mosaïque romaine (422-430) de la Basilique Sainte-Sabine: de part et d'autre de la dédicace, deux figures, deux femmes âgées voilées, tenant un livre, et cette légende: *Ecclesia ex circumcisione — Ecclesia ex gentibus.*

L'*Ecclesia ex circumcisione* perdura comme elle put. Mais Constantin ayant garanti aux chrétiens une tolérance qui équivalait à la reconnaissance du christianisme dans la vie de l'État, et Théodose en ayant fait la religion de l'Empire, les juifs furent brusquement mis à l'écart. C'était une manière simpliste et grossière de refuser le temps de la Rédemption et son travail d'enfantement, dont l'ultime accomplissement surviendra «à un jour et à une heure que personne ne sait», dit Jésus (*Mt 24*, 36). La mythologie de la substitution du peuple chrétien au peuple juif nourrissait une secrète et inassouvissable jalousie et rendait légitime une captation de l'héritage d'Israël dont on pourrait multiplier les exemples[6].

Cette condition de «frères ennemis» conféra un caractère singulier aux relations entre juifs et chrétiens pendant les périodes médiévale et même moderne[7]. Les meilleurs esprits savaient qu'ils recevaient des juifs l'Écriture et la Révélation et, encore plus, la Source du salut. Dès l'Antiquité, bien des théologiens et des spirituels chrétiens apprirent l'hébreu pour lire l'Écriture dans son texte original et recueillir auprès des rabbins l'enseignement de la plus antique tradition.

Mais, en même temps, la jalousie donna un contour affreux à la confrontation avec les juifs qui récusaient la messianité de Jésus autant qu'ils refusaient la dissolution de leurs traditions et de leur fidélité dans la société chrétienne, à leurs yeux païenne. Cette jalousie poussa tant de chrétiens à des polémiques passionnelles qui nourrirent l'antijudaïsme et préparèrent ses manifestations sanglantes et tragiques, fondées sur les affreuses calomnies de

6. Je n'en cite qu'un: la revendication des rois de France d'être descendants de David amena leurs conseillers à faire célébrer leurs sacres suivant le cérémonial prévu pour les rois d'Israël, tel que la Bible nous le rapporte, comme déjà l'avait fait Byzance. Cf., par exemple, Marquis de LA FRANQUERIE, *Ascendances davidiques des Rois de France*, Paris, Éd. Sainte Jeanne d'Arc, 1984.

7. On ne saurait passer sous silence le IV[e] siècle et le début du discours antijuif avec saint Cyrille de Jérusalem.

meurtres rituels et sur tant d'autres horribles mensonges transmis jusqu'en notre siècle par le Protocole des Sages de Sion et la littérature antisémite.

2. Faut-il dire que bien des juifs épousaient une attitude en miroir, une hostilité inverse?[8] Ces chrétiens n'étaient que des *goyim*! Leurs revendications étaient illégitimes! Tout ce qui les concernait et qui les touchait relevait de l'impur. La seule conduite raisonnable dans le temps et la situation de l'exil était de les ignorer, de les renvoyer dans une inexistence spirituelle, indistincte de celle de tous les païens. Pourquoi, aux yeux des juifs, les chrétiens auraient-ils eu un titre particulier à la considération, plus que toute autre religion non juive?

De surcroît, tout ce qui concernait la foi propre des chrétiens ne pouvait être compris que comme les symboles de la violence et de la mort, dont les victimes étaient les juifs. Ces emblèmes ne signifiaient plus d'aucune façon la miséricorde, ni le pardon, ni l'amour; ils n'étaient que des signes horribles devant lesquels il valait mieux fermer les yeux, et qu'il ne fallait ni penser ni nommer, signes de mort menaçante et suprêmes blasphèmes!

Le parallélisme séculaire des attitudes spirituelles chrétiennes et juives ne peut être poussé, car le rapport de forces était totalement inégal. La réciprocité dans l'incompréhension et le mépris n'en demeure pas moins éloquente. Des affinités et des contrariétés significatives apparaissent également dans le rapport des juifs et des chrétiens à l'égard du monde.

2. Le temps de l'histoire et l'histoire du monde

Nous abordons un autre aspect de la présence bimillénaire des communautés juives parmi les nations chrétiennes. La symétrie des destins des juifs et des chrétiens apparaît plus contradictoire encore que leur attitude à l'égard de l'élection.

1. Après la dernière destruction du Temple et la grande dispersion, il ne resta pour les juifs que la synagogue, si l'on ne tient pas compte des communautés judéo-chrétiennes qui disparurent peu à peu. La Diaspora s'organisa en un culte où ni les prêtres ni les lévites ne pouvaient accomplir leur service, car les sacrifices rituels

8. Des juifs, mais pas tous. Maïmonide avait reconnu une certaine mission au christianisme.

ne pouvaient plus être offerts. Les juifs entrèrent dans cette épreuve, comme déjà lors de l'exil à Babylone, en un immense acte de foi, patiente et suppliante, pour que Dieu manifeste sa Gloire et accomplisse ses Promesses. Toute l'existence des communautés juives fut entièrement absorbée, dans la prière et la fidélité, par l'accomplissement de leur vocation divine. L'on pourrait dire, en empruntant une notion chrétienne, qu'elle devint «monastique», à l'image de ce qu'étaient peut-être déjà les communautés essé-niennes.

Pendant des siècles, les juifs ne participèrent à l'histoire des hommes qu'à la marge, pour vivre et survivre. Ils se laissèrent, d'une certaine façon, enfouir dans l'histoire pour être les témoins de leur foi et de la prophétie. Cachés dans l'histoire et absents de l'histoire, sinon par leur malheur et par leurs persécutions, sans terre propre, sans citoyenneté, usant des langues des nations accommodées à leur particularité, mais gardant dans le cœur de la prière la langue de la Révélation, ils étaient présents partout et absents de tout.

Privé des assises concrètes et historiques de son existence par la destruction du Temple et la dispersion du peuple au sein des empires, Israël a concentré toutes ses forces sur l'attente de l'achèvement de l'histoire. L'existence juive, jusqu'au siècle des Lumières, s'est voulue entièrement consacrée à la recherche de l'accomplissement des commandements, à l'étude de la Loi. Cette vie séparée voulait hâter les conditions de la venue ultime du Messie dans la gloire. Cette existence juive était totalement tendue vers la sortie de l'histoire par le haut.

2. Les chrétiens des nations, quant à eux, auraient dû garder conscience qu'ils recevaient gratuitement, comme une grâce imméritée, d'avoir une part à ce que Dieu a donné à Israël. Ils ont été constamment tentés, au cours de ces deux millénaires, de ramener aux particularités de leur histoire l'ultime accomplissement du dessein divin, alors que celui-ci demeure toujours à attendre.

Jésus décrit à ses disciples le temps de l'histoire comme une veille dans la nuit, comme le travail besogneux du serviteur qui attend le retour du maître. Trop souvent, les chrétiens n'ont pas entendu la consigne de la «patience», que rapporte l'évangéliste Luc[9]. Cette patience par laquelle «vous posséderez vos âmes» permet, dans la foi, d'espérer envers et contre tout le «Jour du Seigneur».

Les royaumes chrétiens ambitionnèrent de devenir dans l'histoire la réalisation temporelle du Royaume des cieux. Souvent,

---

9. Cf. *Lc* 21, 19 et 8, 15. Voir aussi *Rm* 2, 7; 5, 3; 8, 25.

l'Église elle-même, occupant l'espace des pouvoirs temporels, se présenta comme la réalisation ici-bas du Royaume d'en-haut. Tout se passa comme si l'espérance du jour qui vient, absorbée par l'histoire de son inachèvement, se réduisait à un présent temporel. Une telle figure religieuse, inévitablement oppressive et intolérante, était incompréhensible et en tout cas inacceptable par un juif pour qui Dieu seul était son Roi et pour qui aucun royaume ne pouvait se dire de Dieu si Dieu lui-même n'y régnait pas dans la justice et dans la paix. Remarquons au passage qu'une telle figure paraissait tout autant intolérable aux grands spirituels chrétiens que l'Esprit n'a cessé de donner à l'Église.

À l'intérieur de l'existence chrétienne, de façon récurrente au cours des siècles, des mouvements de renouveau, comme la vie monastique, proposèrent à quantité d'hommes et de femmes une vie de sainteté et de perfection dans l'obéissance aux commandements et aux préceptes divins. Selon des voies différentes dans la diversité des cultures et des temps, ce chemin de perfection était comparable à celui de l'existence juive. La vie consacrée sous ses diverses formes ambitionne, en effet, de vivre dans le temps d'une manière entièrement façonnée par l'attente messianique. Mais l'existence de ce courant spirituel n'était pas davantage compréhensible pour la plupart des juifs, lorsqu'il revêtait le visage des Inquisiteurs dans l'Espagne de la Reconquista.

La figure du Juste souffrant, en particulier tel qu'il se présente dans le chapitre 53 d'Isaïe, demeure le lieu commun aux juifs et aux chrétiens, mais où la contradiction atteint en même temps sa plus grande intensité.

D'abord, parce que la foi de tout croyant, juif ou chrétien, trébuche sur ce qu'il ressent comme une incompréhensible injustice de Dieu. Le Nouveau Testament nommera cette épreuve de la foi par le mot grec de *skandalon*. Comment comprendre sa valeur rédemptrice? Ensuite, parce que le texte même de l'Écriture désigne sous cette figure Israël, mais aussi un sujet messianique. La douleur de l'histoire et ses aveuglements nous ont obscurcis, chrétiens et juifs, au point de ne reconnaître ni Israël en son Messie, ni le Messie caché en Israël. Le temps de l'histoire n'a-t-il été le temps des nations que pour laisser germer en elles la semence d'Israël?

Le professeur Ady Steg, Président de l'Alliance israélite universelle, vient d'inaugurer une étude biblique sur *Isaïe* 53, à laquelle il invite des juifs et des chrétiens. Ce travail commun, mené dans le

respect mutuel, est, à mes yeux, le signe indubitable d'un temps nouveau[10].

Juifs et chrétiens se sont méconnus et méprisés dans l'obscurité de l'histoire; il se sont aussi contrariés dans leur espérance du rassemblement des derniers jours. Divisés dans l'intelligence de la même élection et de la même attente, ils se sont encore fragmentés dans l'attente de l'unité du genre humain.

3. L'universalisme de la bénédiction

L'universalisme constitue un troisième aspect de la symétrie toujours contradictoire dessinée par l'histoire entre juifs et chrétiens. Les prophètes annoncent expressément que Dieu, un jour, rassemblera toutes les nations dans la connaissance de son Nom. Comme le dit le prophète Isaïe (*66*, 21), «Il prendra parmi eux des prêtres et des lévites.» C'est la conviction la plus inconcevable et la plus fondamentale.

1. Pendant ces deux millénaires d'histoire, les juifs furent dispersés dans le monde européen occidental, dans les pays musulmans et partout où il y avait des chrétiens, en Asie, en Afrique, puis dans le Nouveau Monde au fur et à mesure des grandes découvertes. Dans cette fièvre de l'histoire, les juifs qui n'ont pas cherché à réunir les nations en les associant à la prière du peuple sacerdotal, sont demeurés dispersés, en exil.

On leur reprochera, au XIX[e] siècle, d'être des apatrides. Ils ont été perçus comme un étrange réseau traversant toutes les nations, créant une solidarité particulière, menaçante et énigmatique, alors qu'ils étaient porteurs de la promesse d'universalisme, de la réunion de tous les hommes en une seule communauté de destin. Dieu, l'Unique, est le Dieu de tout l'univers. Suivant la parole de Dieu, tous les hommes ont une seule origine et une seule vocation

10. Voici en quels termes le Professeur Steg présente l'objet de ce travail qui est conduit sous l'égide du Collège des Études juives: «Le chapitre 53 du prophète Isaïe a sans doute été l'un des textes les plus controversés de l'histoire du monothéisme. Dans l'annonce du drame messianique à venir, les chrétiens ont vu la préfiguration de la passion du Christ, les juifs ont lu le récit des épreuves de l'exil du peuple d'Israël. Mais, outre cet enjeu eschatologique, l'idée de la rédemption par la souffrance semble résonner encore plus fortement dans la parole d'Isaïe. La souffrance joue-t-elle un rôle dans l'histoire de la *gueoula* (la Rédemption)? Cette interprétation ne force-t-elle pas la parole d'Isaïe en lui conférant un sens qui n'est pas le sien? À l'heure où une morale victimaire envahit les démocraties, l'étude de ces versets peut-elle nous aider à clarifier la question? Qu'ont à dire théologiens et psychanalystes, juifs et chrétiens, de la place de la souffrance dans la condition humaine?»

divine. Tous, par conséquent, doivent se considérer comme des frères, tous fils d'Adam faits à l'image et à la ressemblance de Dieu, leur Créateur et leur Père.

La condition diasporique d'Israël aurait pu être pour l'humanité le signe porteur de cette annonce d'une destinée commune et de l'unité promise. Mais, par choix volontaire, pour se préserver, ou bien par contrainte, en raison d'une différence insupportable aux autres nations, pour survivre, les juifs ont vécu cette dispersion en accentuant leur particularité pour sauvegarder, par la haie de la Loi, leur identité.

2. Dans le même temps, les chrétiens, païens de toute langue, culture et race, rassemblés par leur foi en la condition messianique de Jésus, Fils d'Israël, réagirent de manière analogue. Les chrétiens qui reçoivent comme parole de Dieu l'Écriture en son intégralité, sont la preuve vivante d'une universalisation en train de s'accomplir. Et pourtant, n'ont-il pas reproduit à de multiples exemplaires le modèle d'Israël comme nation, au bénéfice particulier de leurs différentes langues, ethnies, cultures, royaumes et empires?

La nouvelle *ecclesia* (*qahal*) s'est, en bien des lieux, réduite à des particularités historiques, jusqu'à la méconnaissance de sa vocation et de sa mission universelle. Ainsi en fut-il des différentes formes d'Églises nationales, telles que l'histoire nous en donne d'innombrables exemples, tant chez les peuples du Proche-Orient, de Byzance ou du monde slave, que de l'Occident latin. Ainsi, dans ces pays, la question s'est longtemps posée de savoir qui était le souverain de l'Église: le roi ou le patriarche? l'empereur ou le pape? Les fractures nationales ou ethniques demeurent aujourd'hui ce qui menace le plus l'unité et la communion universelle que les chrétiens ont la mission d'attester et d'appeler.

Mais nous vivons *un nouvel âge de l'humanité*. Nous sommes entrés dans des temps où des données fondamentales se bousculent, se renversent.

Pour les juifs, le retiendrai deux traits. Depuis le XVIII[e] siècle, avec l'affirmation progressive des libertés civiles, dans les différents pays d'Europe, beaucoup ont quitté l'existence quasi «monastique» des communautés juives pour prendre part aux grands bouleversements de la civilisation. Avec les chrétiens, ils ont travaillé à l'universalisme séculier qui s'est bâti par la raison sur la science, mais aussi sur l'ambition des Droits de l'homme. Les juifs ont souvent participé avec les chrétiens aux errements et aux fautes nés de l'outrecuidance humaine, alors même que les

changements se retournaient d'abord contre eux, avec une cruauté sélective sans précédent.

Par ailleurs, à l'instar des nations d'Europe, et en raison de leur participation à une formidable évolution de la civilisation et de la culture, ils ont réussi à créer l'État d'Israël suivant les catégories d'une identité nationale particulière. Ils ont ainsi posé, de façon inouïe, à l'ensemble du peuple juif la question de son identité. Celle-ci demeure désormais tendue entre deux pôles: d'une part le pôle d'une vie consacrée, dont la seule demeure véritable est donnée par Dieu à la fin des temps; d'autre part le pôle de l'existence séculière d'un peuple, dans la revendication de son identité, de sa langue enfin restituée, de ses ambitions et de sa force nationale. Avec Israël, le peuple juif est rentré dans l'histoire commune des nations, comme une référence nouvelle et comme une énigme.

Au même moment, l'Église catholique, et peut-être l'ensemble des chrétiens, a commencé de parcourir un chemin inverse. Dans l'époque contemporaine, l'Église catholique s'est, plus que jamais, dégagée de l'emprise des princes et des identifications nationales. Alors même qu'elle les valorise comme des richesses de culture, elle refuse leur absolutisation et le manifeste clairement par son mode d'action différent.

Au cœur de ce mouvement — et cela a été explicitement enseigné par des théologiens chrétiens comme Bouyer, Congar et de Lubac, pour ne citer que des Français —, se cachent la redécouverte de la foi comme espérance immergée dans l'histoire et aussi la redécouverte de la vocation à laquelle sont appelés tous ceux qui reçoivent comme une parole divine la phrase de Jésus: «Soyez parfaits comme votre Père des cieux est parfait» (*Mt 5*, 48). «Soyez saints parce que je suis saint» (*Lv 19*, 2).

Après la Shoah — mais pas seulement à cause d'elle —, la volonté de reconnaître et de respecter les dons accordés au peuple juif dans l'histoire du salut, la redécouverte de la pérennité de l'existence du peuple d'Israël et de sa fidélité, sont pour les chrétiens le fruit d'une redécouverte de leurs richesses et de leur vocation propres. Ce n'est pas seulement une attitude de plus grande humanité au-delà des préjugés et des haines.

Mais une espérance toujours plus humble est constitutive de la foi messianique dans le Dieu Sauveur. L'attente du royaume de justice et de paix laisse le chrétien dans la certitude de ne connaître ni les temps, ni les moments, de la fin de l'histoire. La logique spirituelle de la bénédiction rappelle la grâce de l'origine et la préve-

nance de «la Promesse faite à nos pères en faveur d'Abraham et de sa race à jamais» (*Lc 1*, 55), «pour toutes les familles de la terre» (*Gn 12*, 3).

* * *

Tel est le travail que l'Église catholique et beaucoup de chrétiens veulent accomplir aujourd'hui. Il faut, bien sûr, ajouter de suite un aveu. Cette prise de conscience s'est condensée pour l'Église catholique dans la Déclaration *Nostra aetate* du Concile Vatican II. Depuis trente ans, cette déclaration a donné lieu à de nombreuses prises de position, particulièrement sous l'impulsion du Pape Jean-Paul II. Mais cette compréhension neuve doit encore remodeler en profondeur les préjugés, les idées de tant de peuples qui appartiennent à l'espace chrétien, mais dont le cœur n'est pas encore purifié par l'Esprit du Messie. L'expérience historique nous le montre: il faut une longue «patience» et un grand effort d'éducation pour «posséder son âme» (*Lc 21*, 8).

Cependant, la direction prise est irréversible. Elle s'inscrit dans le mouvement de l'humanité qui se rassemble, fût-ce en se déchirant. Elle atteste, dans l'Église catholique, la volonté de remplir son service à l'égard de ce monde, par obéissance à la volonté du Créateur d'Israël, le Rédempteur de l'homme.

F 75384 Cedex 08
8, rue de la Ville-l'Évêque

Jean-Marie Cardinal LUSTIGER
Archevêque de Paris

Sommaire. — Le Cardinal Lustiger médite ici les nouvelles relations entre juifs et chrétiens, notamment aux U.S.A. Il jette un regard historique sur leurs rapports symétriques et contraires dans leur référence à l'élection, au temps de l'histoire du monde et à l'universalité de la bénédiction. En ce XX^{e} siècle, des données fondamentales se sont renversées. Après l'enseignement du mépris, comment contribuer à la découverte d'attitudes constructives entre juifs et chrétiens au cœur d'une humanité qui se rassemble, fût-ce en se déchirant?

Summary. — Cardinal Lustiger reflects here on the new relationship between Jews and Christians, especially in the U.S.A. He gives a historical look on their symetrical and contrary relationship in regard to the election, to the time of world history and to the universality of salvation. In the XXth century, fundamental facts have changed. After teaching contempt, how can we contribute to the discovery of constructive attitudes between Jews and Christians, at the heart of a humanity that becomes more and more united in spite of its divisions?